

diverses forteresses du pays, je ne veux que m'assurer de leurs dispositions à notre égard.

— Mais est-il bien possible que vous veuillez établir un corps de troupes dans mon château ? s'écria la baronne. Je ne vous cacherais pas, général Zitzka, que c'était justement pour vous entretenir à ce sujet que je me suis présentée chez vous ; je me suis figuré que le chef des Taborites serait assez chevaleresque et assez généreux pour avoir pitié d'une femme faible et inoffensive.

Je vous ai déjà donné l'assurance qu'il ne vous sera pas fait de mal, que ni vous ni ceux qu'abrite votre toit n'aurez à subir d'insulte, dit Zitzka, pourvu que vos partisans respectent les soldats que j'enverrai occuper le château d'Hamelin.

— Et c'est justement cette occupation que je veux empêcher, répliqua la baronne. Si je vous jure de rester neutre dans les affaires de ma malheureuse patrie, est-ce que cela ne vous suffira pas ?

— Madame, répondit Zitzka, d'un ton poli mais ferme, je suis désolé d'être obligé de vous refuser ; mais je dois faire mon devoir, vous possédez une sorte de forteresse dans le voisinage même de la capitale. Une forteresse, continua-t-il, en se reportant à son memorandum, qui contient de vastes souterrains et autour de laquelle on a vu fréquemment des hommes armés et portant des masques.

La baronne devint soudain pâle comme la mort, tandis que Zitzka quittant ses feuilles, l'examina de son oeil scrutateur. Elle fit des efforts pour se remettre ; mais si grande était son agitation, si profonde était sa confusion que les paroles s'arrêtèrent dans son gosier, et il lui sembla qu'elle allait suffoquer.

— Ainsi donc, continua Zitzka, dont les soupçons se trouvaient naturellement excités, vous ne pouvez vous étonner si je persiste dans ma résolution de faire occuper immédiatement le château d'Hamelin.

— Général Zitzka, dit la baronne, avec effort, ce procédé de votre part détruira à tout jamais le bien que j'ai cherché à faire, et dont je croyais avoir le droit de m'enorgueillir.

— Mes soldats, Madame, auront l'ordre de ne pas intervenir dans l'économie domestique de votre établissement. Et comme vous résidez à la Maison-Blanche, ajouta le capitaine général, en surveillant chaque expression de son visage, la présence de deux cents Taborites au château d'Hamelin ne saurait causer ni dérangement ni aucun inconvénient.

— Ainsi donc rien ne saurait vous dissuader de troubler ma calme et paisible existence ? répliqua la baronne, dont l'air et les manières trahissaient une véritable agonie.

— Madame, dit Zitzka, avec une sévérité qui lui donna froid au cœur, il y a quelque chose qui vous préoccupe, et si vous avez une faveur à me demander, vous devez la mériter, en ayant en moi une confiance entière.

— Que voulez-vous dire ? s'écria vivement la baronne ; et puis, se trompant sur la pensée du général, elle ajouta à voix basse et avec un regard significatif : — Vous désirez des preuves et des garanties de ma résolution de n'être plus ennemie des Taborites ?

Le premier sentiment de Zitzka fut un suprême dégoût à la vue de cette femme toute disposée à abandonner la cause qu'elle avait jusqu'alors défendue. Mais, dissimulant habilement ses expressions, il voulut s'assurer jusqu'à quel point la baronne pouvait servir ses projets.

— Nous sommes prêts à accueillir tout le monde, dit-il. Mais si ceux qui viennent à nous nous ont combattus, il est naturel que nous ayons recours à certaines précautions.

— Mais si l'on vous offre des garanties positives, observa la baronne, à demi-voix, ne serez-vous pas disposé à vous montrer confiant ?

— Assurément, répondit Zitzka, qui comprit que la baronne tendait vers un but particulier. J'ai proclamé la guerre contre les seigneurs de la Bohême, continua-t-il, et mes troupes ont répondu par un cri unanime d'adhésion.

— Je n'ignore rien de ce qui s'est fait et dit aujourd'hui, répliqua la baronne, et c'est pour cela que je suis venue.

— Mais en proclamant cette guerre, reprit le capitaine général, je n'ai pas menacé tout le monde indistinctement. Je saurai être indulgent pour ceux qui se soumettront à temps à une destinée qu'il n'est pas en leur pouvoir de détourner.

— Pour mon compte, général, dit la baronne, je n'ai pas hésité à écouter la voix de la raison et de la prudence.

— Que dois-je entendre par cette observation ? demanda Zitzka, sans se départir de son imperturbabilité.

— Quoi ! vous ne me comprenez pas ? dit la baronne ; ou voulez-vous me forcer à entrer dans des détails minutieux et pénibles ? Eh bien, soit : le premier pas dans la voie où je suis n'est pas sans humiliation.

— Il n'y a pas d'humiliation, madame, dit Zitzka, à abandonner l'erreur pour embrasser la vérité : il n'y a pas non plus de honte à céder quand la résistance serait inutile.

— Votre langage est plein de raison et de bon sens, répondit la baronne. Laissez-moi donc m'en remettre tout de suite à votre générosité, à votre bonté et à votre merci ; laissez-moi vous avouer avec franchise que j'ai été l'ennemie acharnée de vos principes et que je l'ai serais probablement restée toujours si ce dont j'ai été témoin aujourd'hui ne m'avait ouvert les yeux. J'ai maintenant la conviction que vous triompherez, et je suis arrivée à cette conclusion que la justice doit être avec celui qui est appelé à renverser des institutions que des siècles n'avaient pu ébranler.

— Et le résultat de vos réflexions a été d'adhérer à la cause des Taborites ? dit Zitzka, en prêtant à la baronne plus de sincérité qu'elle n'en avait.

— Justement, répondit celle-ci.

— Mais vous parlez tout à l'heure de preuves et de garanties, fit observer Zitzka.

— Oui, répliqua la baronne, parce que je suis prête à me jeter corps et âme dans votre cause ; mais je vous demande en retour une confiance absolue. En un mot, illustre Zitzka, ajouta-elle, d'un air significatif, je puis vous rendre un immense service, si vous promettez de m'accorder la récompense que je vous demanderai.

— Parlez, dit Zitzka, de son accent franc et sévère, parlez, et je vous dirai oui ou non.

— Et si c'est non, puis-je compter que vous oublierez ma proposition, absolument comme si je l'avais jamais faite ?

— C'est chose convenue, répliqua le capitaine général. A présent, parlez franchement et sans crainte.

— Je vais d'abord poser mes conditions, dit la baronne, parce que si vous les trouviez exorbitantes, il serait inutile que je vous dise quel service je me propose de vous rendre.

— Et ces conditions ? dit Zitzka, quelles sont-elles ?

— C'est d'abord que vous renoncerez à placer une garnison dans le château d'Hamelin, ou à vous occuper des personnes qui y résident. Secondement, dans les distributions de terres auxquelles il pourra être procédé, vous ne toucherez pas à mes propriétés. Troisièmement, vous m'accorderez plein et entier pardon pour les intrigues où je puis avoir été mêlée jusqu'à ce jour. Et enfin vous accorderez la même pardon absolu et sans conditions à un certain personnage que je vous nommerai plus tard. Voici quelles sont mes conditions, général Zitzka.

— Pour que je les accepte, il faudrait que le service dont il a été question intéresse non pas moi personnellement, mais la cause des taborites, dit Zitzka. Dans ce cas, je m'engage à exécuter fidèlement les conditions que vous venez de spécifier.

— Très-bien ! s'écria la baronne, dont les traits s'éclairèrent, et dont les yeux brillèrent de l'éclat du triomphe. Je n'ai plus maintenant aucune crainte, ajouta-t-elle.

— Et ce service ? dit Zitzka, en quoi consiste-t-il ?

— A vous livrer la princesse Elisabeth et ses trésors ! répondit la baronne, d'une voix basse, mais résolue.

— Ah ! vous avez, comme cela, tiré bon parti des souterrains de votre château ? dit Zitzka.

— Aussi vrai qu'il y a un Dieu au-dessus de nous, répondit la baronne, ni la princesse ni ses trésors ne sont cachés sous mon toit. Fouillez la Maison-Blanche si vous voulez, fouillez le château d'Hamelin, pénétrez dans les caveaux, examinez tous les coins, et je vous le jure, vous ne trouverez rien. Mais si vous faites cela, ajouta-elle, d'un ton solennel, tout est fini entre nous, et il ne sera plus question de la proposition que je vous ai faite.

— Madame, dit Jean Zitzka, après une pause de plusieurs minutes, j'accepte vos propositions et vos conditions.

— Vous me donnerez un mot de votre main ? dit la baronne.